

Presse

# Le Monde, la chute et l'argent

**Jamais, peut-être, dans l'Histoire de France, la presse n'a connu une crise aussi grave. Ces secousses continues n'ont pas ménagé le quotidien prestigieux « Le Monde » après les séismes qui ont frappé de plein fouet France-Soir, Le Figaro et Libération, condamné à se dévêtir de ses oripeaux de mai 68 pour se vendre au plus offrant.**

Le vent du néolibéralisme touchant les cénacles dirigeants en France et les foudres de la mondialisation ont fragilisé une presse sans réelles perspectives d'avenir, tombant souvent dans les travers du journalisme people, allant parfois dans les sentiers « people » déjà investis par Internet. Les enjeux s'annoncent d'ailleurs difficiles dans un secteur où les journaux gratuits pullulent, concurrençant gravement les journaux désormais en panne d'imagination, se faisant ainsi priver d'une partie de la manne publicitaire. La télévision, elle-même, aujourd'hui, peine à s'y retrouver à tel point que le Président français, Nicolas Sarkozy, est intervenu, ne rompant pas avec sa logique marchande, pour imposer la décision de supprimer la publicité des Chaînes publiques alimentant ainsi les télévisions privées comme TF1. Cette gestion trop idéologique, marquée par les relents du discours néo-libéral, fait trop de ravages dans un secteur qu'on attendait au tournant. Seul Le Canard enchaîné, semble être ménagé par cette tempête.



C'est dans ce contexte délicat que le quotidien « Le Monde » vit une grave situation, obligée de se délester de plusieurs entités du Groupe et à licencier environ 130 personnes, incitant les journalistes à observer une grève historique le lundi et le vendredi derniers, une première depuis la naissance de ce journal en 1944. Les choses deviennent très difficiles. L'arrivée de Sarkozy donnant un virage trop à droite à son pays fragilisant davantage certains journaux, poussant quelques uns à s'allier, par calcul peut-être, sur le discours du nouveau locataire de l'Elysée.

**Les pressions de l'Elysée**

La presse française a encore une fois connu certains déboires avec son alignement sur Nicolas Sarkozy lors de la dernière élection présidentielle. Même un journal comme « Le Monde » a suivi le mouvement et a soutenu à fond le locataire actuel de l'Elysée. Seul « Le canard enchaîné » et quelques petits titres ont résisté à cette dangereuse foudrarde. Dernièrement, le directeur de la rédaction de « Paris Match » a été limogé après la publication de photographies singulières de Cecilia Sarkozy. « Le Journal du Dimanche » a, suite aux pressions de Lagardère, un de ses principaux financiers, censuré un article donnant une

information vérifiée comme quoi Mme Sarkozy n'avait pas voté au second tour.

Jamais, le quotidien français, « Le Monde », n'a connu autant d'attaques que ces derniers mois, surtout après la publication du livre de Pierre Péan et de Philippe Cohen intitulé tout simplement, « La face cachée du Monde ». Certes, ce n'est pas la première fois que ce quotidien de référence subit une campagne d'une telle intensité. La haine se conjuguant avec les lieux déserts du règlement de comptes. Déjà, du temps de son fondateur, Hubert Beuve Méry, considéré, à tort ou à raison, comme un espace mythique légitimant une genèse paradoxale, des journalistes s'étaient attaqué à cette citadelle bâtie par De Gaulle pour servir de vitrine à sa politique. Ce n'est pas sans raison que « Le Monde », malgré certains petits désagréments, a suivi à la lettre la politique officielle du général tout en soutenant son retour. La censure était paradoxalement justifiée et admise par l'usage peu amène de cette expression massue « raison d'Etat » qui faisait du journaliste un simple fonctionnaire.

**Jamais le quotidien français n'a connu autant d'attaques**

C'est peut-être cette situation originelle qui engendre les crises successives connues par le quotidien parisien du soir. Le départ de Beuve-Méry de la direction du journal allait provoquer de sérieuses crises de succession. Certes, Jacques Fauvet, ancien rédacteur prend le relais, mais contesté, d'autant plus que les événements de mai 68 avaient provoqué de grandes secousses et d'énormes césures dans la société française et dans la relation qu'entretenaient les journalistes avec le pouvoir.

Mai 68 a contribué, en quelque sorte, à libérer le journalisme trop accroché aux basques du discours politique dominant, exception faite de deux ou trois journaux.

D'anciens journalistes, marginalisés par leur direction et d'autres confrères se mirent à tirer à boulets sur ce journal en usant parfois d'arguments spécieux, cherchant dans le passé de Jean Marie Colombani, aujourd'hui remplacé par Eric

Fottorino et de Edwy Plenel, directeur de la rédaction, démissionnaire et de leurs parents des éléments peu sérieux pouvant accréditer l'idée d'un manque de nationalisme ou, plus grave, de trahison et tentant de la rendre responsables de la grave situation économique actuelle du journal. Certes, ces pamphlets réussissent à mettre à nu le fonctionnement de ce quotidien qui s'est toujours présenté comme un journal de référence. Faux scoops, manipulation et mise en scène de l'information, marginalisation de l'enquête, non vérification des sources et bien d'autres maux constituent les espaces communs du journal « Le Monde », mais également de tous les autres médias français et européens. Le lynchage en règle des dirigeants du Monde pose fondamentalement le problème de l'éthique journalistique. Cette polémique, usant à profusion de lieux communs, de stéréotypes et de clichés met en relief l'absence d'un débat sérieux et d'une certaine éthique intellectuelle. Tous les coups bas sont permis dans ce pugilat en manque d'arguments licites qui a donné à voir l'extrême pauvreté d'une presse qui n'ar-

rête pas de donner des leçons aux autres alors qu'elle manque manifestement de pudeur. Ainsi, se posent tout simplement la question de la fonction du journalisme et la place de la subjectivité dans l'écriture journalistique.

Ces derniers temps, les grands médias « occidentaux » ont vécu des situations pénibles mettant parfois dangeusement en péril leur existence. La crédibilité s'est sérieusement émoussée depuis longtemps. Le New York Times a perdu gravement en estime avec l'affaire des journalistes plagiaires. En France, combien d'affaires ont été tues. Des journalistes qui envoyaient leurs « reportages » supposés sur des pays étrangers à partir du bistrot du coin ou le présentateur vedette de TF1, Patrick Poivre d'Arvor qui fait une interview montage avec Fidel Castro sont toujours en mémoire. Comme d'ailleurs ce rédacteur en chef de cette même chaîne qui, en 1993, ajoutait, cela mettait de l'ambiance, des salves et des coups d'armes automatiques à un envoi effectué à partir de l'hôtel El Djazair qui n'en nécessitait pas. Ce journalisme de caniveau, imposé par une certaine conjoncture et marqué par le compagnonnage trop suspect avec les espaces de la finance, est l'expression d'une crise larvée révélant les dangereuses dérives d'une presse trop subjective, évitant dangereusement d'apporter une information complète et mettant en scène ce qu'on appelle désormais l'information- spectacle au service des intérêts de la boîte dirigeant réellement le journal.

Cette dimension spectaculaire contribue à appauvrir le journal en faisant le plus souvent l'économie de la vérification des sources, d'autant plus que chaque média cherche à donner la nouvelle avant ses concurrents. Aussi, comprend-on la déclaration de Serge Dassault, sénateur UMP et propriétaire de la SOCPRESSE (plus de 70 titres de la presse quotidienne régionale, en plus du Figaro et de L'Express) qui appelait les « journaux à diffuser des idées saines », c'est-à-dire les siennes, celles du groupe politique auquel il appartient. Cette affirmation a suscité de nombreuses réactions contre la concentration de la presse aux mains d'une seule personne comme c'est le cas d'ailleurs en Italie ou en Angleterre par exemple. Le Groupe de la presse régionale et les grandes Chaînes de télévision ont d'ailleurs pris fait et cause pour le candidat UMP et

**Anouar Benmalek à Algérie News**

# « Il est plus aisé d'écrire un bon roman qu'un bon poème »

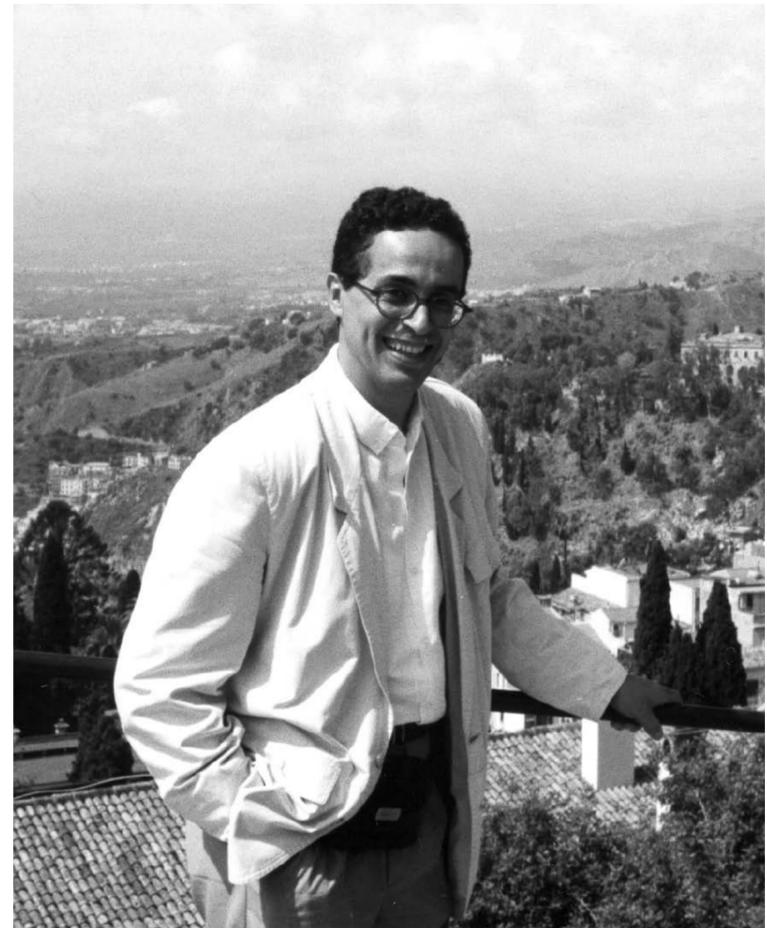
**Journaliste, nouvelliste, romancier et maître de conférences en économie, né à Casablanca, de père algérien et de mère marocaine, Anouar Benmalek, auteur de plusieurs ouvrages, dont :**  
**La Barbarie, essai, (Ed. Enal, 1986), Ludmila, roman, (Ed. Enal, 1986), Les Amants désunis, roman, (Ed. Calmann Lévy, 1998), Chroniques de l'Algérie amère, chroniques (Ed. Pauvert, 2003), mais aussi le plus célèbre et critiquable Ô Maria, (roman Fayard, 2006) se confie, dans cet interview, à Algérie news sur son parcours d'écrivain, ses principales tendances et ses plus importants repères.**

**Algérie news :** Vous êtes revenu, en Algérie, l'année dernière, pour la réédition de votre recueil de poèmes " Ma planète me monte la tête", chez APIC. Que reste-t-il, aujourd'hui, du poète Anouar Benmalek qui s'est brillamment affirmé, au début des années 80 avant qu'il n'aborde l'univers du roman ?

**Anouar Benmalek :** La poésie est une discipline extrêmement exigeante. Je la pratique avec le respect et la frayeur que doit ressentir l'alpiniste qui se prépare à escalader une montagne difficile. Pour moi, la poésie est l'extrême pointe de l'acte d'écrire. On ne doit pas s'y aventurer trop souvent, car l'échec, la chute dans le banal, la médiocrité, sinon le ridicule, sont la sanction immédiate de la vanité poétique » qui peut saisir un écrivain insuffisamment respectueux de son art. C'est pour cela que j'écris si peu de poésie, et si lentement. En plaisantant, je pourrais dire que ma vitesse actuelle en poésie est d'un recueil tous les vingt ans ! Vous voyez, je ne risque pas trop d'ennuyer mes lecteurs si mes poèmes ne se révèlent pas à la hauteur de mes prétentions. Quelqu'un a dit fort justement «qu'en art, avancer trop facilement est mauvais signe...»

Au fond, je crois qu'il est plus aisé d'écrire un bon roman qu'un bon poème. Le roman supporte (parfois...) des passages moins bons que ceux qui le précèdent ou le suivent ; le poème, de par sa brièveté, jamais ! Je ne parle pas, évidemment, de ce que certains considèrent à tort comme de la poésie : des phrases habiles, rimées, respectant la prosodie, etc. Dans mon pays, il est arrivé à certains vulgaires écrivains d'être considérés comme des « poètes » parce qu'ils avaient produit des simulacres de vers rimés à la gloire des dirigeants en place ! L'Etat, ne reculant pas devant le ridicule, leur avait même remis des médailles, au nom du peuple algérien, pour leurs actes de flagornerie...

Un bon poème n'a rien à voir avec la technique. Il peut, certes,



être très sophistiqué, ou, au contraire, se révéler d'une désarmante simplicité. L'important, c'est qu'il vous fasse « découvrir », par la grâce d'un agencement inattendu de mots ordinaires, un nouvel aspect de la magie du monde étrange dans lequel, bon gré mal gré, nous, les êtres humains de l'espèce homo sapiens, sommes condamnés à vivre. L'important, c'est que vous ayez l'impression d'avoir reçu de je ne sais qui, de je ne sais quoi, la « révélation » d'une partie, même infime, du secret de la vie

**De 1987 à 2003, vous avez signé cinq romans avant de prendre du recul, tout en publiant un recueil de poésie, puis vous vous êtes lancé, de nouveau, dans l'écriture romanesque. Est-ce que cela exprime l'intimité qui vous lie à la poésie, mais aussi que la poésie est devenue un genre littéraire secondaire par rapport au roman ?**

Je me conçois comme un artisan des mots qui s'essaie dans les différentes facettes de la littérature jusqu'à trouver le domaine dans lequel il essaiera d'utiliser au mieux

**Le roman est, pour moi, un moyen de découvrir le monde : je n'écris, au fond, que sur ce que je ne connais pas, au moins au début du processus d'écriture.**

les modestes possibilités qui sont les siennes. Après un certain nombre d'expériences littéraires et de livres publiés, je crois que le roman, c'est-à-dire l'écriture au long cours pendant deux à trois ans sur un même sujet, est le domaine qui correspond le plus à ma nature profonde.

Le roman est, pour moi, un moyen de découvrir le monde : je n'écris, au fond, que sur ce que je ne connais pas, au moins au début du processus d'écriture. Les trois ans que je passe, en général, à écrire un roman me permettent, non seulement de combler une partie de mon ignorance sur le thème que j'ai choisi, mais de me reposer d'autres questions, des nouvelles ou des anciennes présentées sous de nouvelles formes, en particulier sur ma place, en tant qu'être vivant, dans

cet univers mystérieux, magnifiquement monstrueux, où coexistent l'éternité et l'éphémère, la mort et l'amour, la haine et la bonté.

Il va de soi que je n'ambitionne nullement - ce qui serait stupide de ma part - de trouver des réponses définitives aux questions fondamentales qui assaillent le cœur et le cerveau de tout homme ou femme, mais l'existence même de ce questionnement, toujours insatisfait par définition, est vitale pour mon propre équilibre. Ce qui fait, d'ailleurs, qu'un roman terminé en appelle un nouveau, qui lui-même en exigera un troisième, dans un cycle sans fin que n'arrêtera, je l'espère, que le terme de mon existence.

La poésie reste pour moi, dans cette optique, une compagnie indispensible. J'en lis beaucoup, j'en achète beaucoup également. J'écris de la poésie que je retravaille sans cesse durant une première période, avant de la ranger dans un ordinateur ou dans un cahier afin de prendre du recul et de découvrir les imperfections de ce premier jet et tenter d'y porter remède. Comme le

palmier ou le chêne, un bon poème met beaucoup de temps à mûrir et à atteindre l'âge adulte !

Souvent, avant de commencer une longue matinée d'écriture, je prends au hasard un recueil d'un de mes poètes préférés, je le feuillette pour en savourer quelques vers par ci par-là, un peu comme un athlète qui s'échaufferait les muscles avant de se mettre à vraiment courir.

**Vous avez commencé à être édité, en Algérie, dans la seconde moitié des années 80 (avec, essentiellement, Rakesh, Vishnou et les autres et Ludmila). Comment ces premiers ouvrages ont-ils été perçus alors par la critique littéraire du pays ?**

J'éprouve naturellement beaucoup de tendresse envers mes premiers livres, publiés dans un contexte difficile, dans une maison d'édition gouvernementale (la Sned, puis l'Enal) qui ignorait les règles les plus élémentaires du travail d'édition. Il m'est, par exemple, arrivé de découvrir en vitrine un de mes livres, deux à trois ans après son envoi à cette maison d'édition, sans que, dans l'intervalle, on ne m'ait fait signer ni contrat ni, évidemment, soumis les épreuves avant leur impression.

Le travail avec cette maison d'édition pouvait même atteindre des sommets dans la cocasse et le grotesque : j'avais soumis à l'Enal un ouvrage (Ludmila) qui racontait les tribulations d'un étudiant algérien dans ce qui était alors l'Union soviétique. L'ouvrage, très critique sur l'absurdité du système qui régissait alors l'URSS, avait été accepté par l'Enal et publié par ses soins. Peu de temps après, sur ordre des autorités algériennes, après plainte à qui de droit des Soviétiques (alors en pleine Perestroïka, pourtant !) l'ouvrage était retiré de toutes les librairies d'Algérie. Le plus « amusant » dans cette histoire est la réaction de l'Enal : elle envoya aux journaux algériens un communiqué grandiloquent où elle se plaignait d'avoir publié un livre qui « portait atteinte aux intérêts diplomatiques suprêmes de l'Algérie » (je cite les propres mots de l'Enal !). Le directeur de l'époque avait tellement eu peur de se faire taper les doigts par ses supérieurs qu'il avait préféré prendre les devants. On croit rêver !...

D'un autre côté, les rares journalistes qui tentaient tant bien que mal d'assurer dans la presse algérienne une critique littéraire de qualité ont toujours montré beaucoup de bienveillance envers mes livres, peut-être parce que ces derniers avaient quelques qualités, ou, plus vraisemblablement, parce qu'à l'époque, ces livres étaient les premiers que j'écrivais. Je serais, bien entendu, le dernier à me plaindre de l'indulgence de ces critiques envers un écrivain qui débutait à l'époque.

**Propos recueillis par Saïd Khatibi**